

## 1

### *La prise de conscience*

Nous avons acquis des connaissances inouïes sur le monde physique, biologique, psychologique, sociologique. La science fait régner de plus en plus largement des méthodes de vérification empirique et logique. Les lumières de la Raison semblent refouler dans les bas-fonds de l'esprit mythes et ténèbres. Et pourtant, partout, erreur, ignorance, aveuglement, progressent en même temps que nos connaissances.

Une prise de conscience radicale nous est nécessaire:

1. La cause profonde d'erreur n'est pas dans l'erreur de fait (fausse perception) ou l'erreur logique (incohérence), mais dans le mode d'organisation de notre savoir en système d'idées (théories, idéologies) ;
- 2 Il y a une nouvelle ignorance liée au développement de la science elle-même ;
- 3 Il y a un nouvel aveuglement lié à l'usage dégradé de la raison ;
- 4 Les plus graves menaces qu'encourt l'humanité sont liées au progrès aveugle et incontrôlé de la connaissance (armes thermonucléaires, manipulations de tous ordres, dérèglement écologique, etc.).

Je voudrais montrer que ces erreurs, ignorances, aveuglements, périls ont un caractère commun qui résulte d'un mode mutilant d'organisation de la connaissance, incapable de reconnaître et d'appréhender la complexité du réel.

### *Le problème de l'organisation de la connaissance*

Toute connaissance opère par sélection de données significatives et rejet de données non-significatives : sépare (distingue ou disjoint) et unit (associe, identifie) ; hiérarchise (le principal, le secondaire) et centralise (en fonction d'un noyau de notions maîtresses). Ces opérations, qui utilisent la logique, sont en fait commandées par des principes « supra-logiques » d'organisation de la pensée ou paradigmes, principes occultes qui gouvernent notre vision des choses et du monde sans que nous en ayons conscience.

Ainsi, au moment incertain du passage de la vision géocentrique (ptolémaïque) à la vision héliocentrique (copernicienne) du monde, la première opposition entre les deux visions résidait dans le principe de sélection/rejet des données : les géocentriques rejetaient comme non-significatives les données inexplicables selon leur conception, tandis que les autres se fondaient sur ces données pour concevoir le système héliocentrique. Le nouveau système comprend les mêmes constituants que

---

D'après la contribution au colloque Georges Orwell, Big Brother, un Inconnu familial, 1984, Mythes et réalités », organisé par le Conseil de l'Europe en collaboration avec la Fondation européenne des sciences, des arts et de la culture, présenté par F. Rosenstiel et Shlomo Giora Shoham (L'Age d'homme, 1986, p. 269-274).

l'ancien (les planètes), il utilise souvent les anciens calculs. Mais toute la vision du monde a changé. La simple permutation entre terre et soleil fut beaucoup plus qu'une permutation puisqu'elle fut une transformation du centre (la terre) en élément périphérique et d'un élément périphérique (le soleil) en centre.

Prenons maintenant un exemple au cœur même des problèmes anthropo-sociaux de notre siècle : celui du système concentrationnaire (Goulag), en Union soviétique. Même reconnu, de facto, le Goulag a pu être rejeté à la périphérie du socialisme soviétique, comme phénomène négatif secondaire et temporaire, provoqué essentiellement par l'encerclement capitaliste et les difficultés initiales de la construction du socialisme. A l'opposé, on a pu considérer le Goulag comme le noyau central du système, qui révèle son essence totalitaire. On voit donc que, selon les opérations de centration, de hiérarchisation, de disjonction ou d'identification, la vision de l'URSS change totalement.

Cet exemple nous montre qu'il est très difficile de penser un phénomène comme « la nature de l'URSS ». Non pas parce que nos préjugés, nos « passions », nos intérêts sont en jeu derrière nos idées, mais parce que nous ne disposons pas des moyens de concevoir la complexité du problème. Il s'agit d'éviter l'identification a priori (qui réduit la notion d'URSS à celle de Goulag) comme la disjonction a priori qui dissocie, comme étrangère l'une à l'autre, la notion de socialisme soviétique et celle de système concentrationnaire. Il s'agit d'éviter la vision unidimensionnelle, abstraite. Pour cela, il faut au préalable prendre conscience de la nature et des 3 conséquences des paradigmes qui mutilent la connaissance et défigurent le réel.

### *La pathologie du savoir, l'intelligence aveugle*

Nous vivons sous l'empire des principes de disjonction, de la réduction et d'abstraction dont l'ensemble constitue ce que j'appelle le « paradigme de simplification ». Descartes a formulé ce paradigme maître d'Occident, en disjoignant le sujet pensant (ego cogitans) et la chose étendue (res extensa), c'est-à-dire philosophie et science, et en posant comme principe de vérité les idées « claires et distinctes », c'est-à-dire la pensée disjonctive elle-même. Ce paradigme, qui contrôle l'aventure de la pensée occidentale depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, a sans doute permis les très grands progrès de la connaissance scientifique et de la réflexion philosophique ; ses conséquences nocives ultimes ne commencent à se révéler qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Une telle disjonction, raréfiant les communications entre la connaissance scientifique et la réflexion philosophique, devait finalement priver la science de toute possibilité de se connaître, de se réfléchir, et même de se concevoir scientifiquement elle-même. Plus encore, le principe de disjonction a isolé radicalement les uns des autres les trois grands champs de la connaissance scientifique. La physique, la biologie, la science de l'homme.

La seule façon de remédier à cette disjonction fut une autre simplification : la réduction du complexe au simple (réduction du biologique au physique, de l'humain au biologique). Une

hyperspécialisation devait de plus déchirer et morceler le tissu complexe des réalités, et donner à croire que le découpage arbitraire opéré sur le réel était le réel lui-même. En même temps, l'idéal de la connaissance scientifique classique était de découvrir, derrière la complexité apparente des phénomènes, un Ordre parfait légiférant une machine perpétuelle (le cosmos) elle-même faite des microéléments (les atomes) diversement assemblés en objets et systèmes.

Une telle connaissance fondait nécessairement sa rigueur et son opérationnalité sur la mesure et le calcul ; mais, de plus en plus, la mathématisation et la formalisation ont désintégré les êtres et les existants pour ne considérer comme seules réalités que les formules et équations gouvernant les entités quantifiées. Enfin, la pensée simplifiant est incapable de concevoir la conjonction de l'un et du multiple (unitas multiplex). Ou bien, elle unifie abstraitement en annulant la diversité. Ou, au contraire, elle juxtapose la diversité sans concevoir l'unité.

Ainsi, on arrive à l'intelligence aveugle. L'intelligence aveugle détruit les ensembles et les totalités, elle isole tous ses objets de leur environnement. Elle ne peut concevoir le lien inséparable entre l'observateur et la chose observée. Les réalités clés sont désintégrées. Elles passent entre les fentes qui séparent les disciplines. Les disciplines des sciences humaines n'ont plus besoin de la notion d'homme. Et les pédants aveugles en concluent que l'homme n'a pas d'existence, sinon illusoire. Tandis que les media produisent la basse crétinisation, l'Université produit la haute crémentation. La méthodologie dominante produit un obscurantisme accru puisqu'il n'y a plus d'association entre les éléments disjoints du savoir, plus de possibilité de les engrammer et de les réfléchir.

Nous approchons d'une mutation inouïe dans la connaissance : celle-ci est de moins en moins faite pour être réfléchie et discutée par les esprits humains, de plus en plus faite pour être engrammée dans des mémoires informationnelles et manipulées par les puissances anonymes, au premier chef les Etats. Or, cette nouvelle, massive et prodigieuse ignorance, est elle-même ignorée des savants. Ceux-ci, qui ne maîtrisent pas, pratiquement, les conséquences de leurs découvertes, ne contrôlent même pas intellectuellement le sens et la nature de leur recherche.

Les problèmes humains sont livrés, non seulement à cet obscurantisme scientifique qui produit des spécialistes ignares, mais aussi à des doctrines obtuses qui prétendent monopoliser la scientificité (après le marxisme althussérien, l'éconocratie libérale) à des idées clés d'autant plus pauvres qu'elles prétendent ouvrir toutes les portes (le désir, la mimesis, le désordre, etc.), comme si la vérité était enfermée dans un coffre-fort dont il suffirait de posséder la clé, et l'essayisme invérifié se partage le terrain avec le scientisme borné.

Malheureusement, la vision mutilante et unidimensionnelle, se paie cruellement dans les phénomènes humains : la mutilation tranche dans les chairs, verse le sang, répand la souffrance. L'incapacité de concevoir la complexité de la réalité anthropo-sociale, dans sa micro-dimension (l'être individuel) et dans sa macro-dimension (l'ensemble planétaire de l'humanité), a conduit à

d'infinies tragédies et nous conduit à la tragédie suprême. On nous dit que la politique « doit » être simplifiante et manichéenne. Oui, certes, dans sa conception manipulatrice qui utilise les pulsions aveugles. Mais la stratégie politique, elle, requiert la connaissance complexe, car la stratégie se mène en travaillant avec et contre l'incertain, l'aléa, le jeu multiple des interactions et rétroactions.

### *La nécessité de la pensée complexe*

Qu'est-ce que la complexité ? Au premier abord, la complexité est un tissu (complexus : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple. Au second abord, la complexité est effectivement le tissu d'événements, actions, interactions, rétroactions, déterminations, aléas, qui constituent notre monde phénoménal. Mais alors la complexité se présente avec les traits inquiétants du fouillis, de l'inextricable, du désordre, de l'ambiguïté, de l'incertitude... D'où la nécessité, pour la connaissance, de mettre de l'ordre dans les phénomènes en refoulant le désordre, d'écarter l'incertain, c'est-à-dire de sélectionner les éléments d'ordre et de certitude, de désambiguïser, clarifier, distinguer, hiérarchiser. Mais de telles opérations, nécessaires à l'intelligibilité, risquent de rendre aveugle si elles éliminent les autres caractères du complexus ; et effectivement, comme je l'ai indiqué, elles nous ont rendus aveugles.

Or la complexité nous est revenue, dans les sciences, par la voie même qui l'avait chassée. Le développement même de la science physique, qui s'employait à révéler l'Ordre impeccable du monde, son déterminisme absolu et perpétuel, son obéissance à une loi unique et sa constitution d'une manière première simple (l'atome), a finalement débouché sur la complexité du réel. On a découvert dans l'univers physique un principe hémorragique de dégradation et de désordre (second principe de la thermodynamique) ; puis, à la place supposée de la simplicité physique et logique, la particule on a découvert est, non l'extrême complexité microphysique ; pas une brique première, mais une frontière sur une complexité peut être inconcevable ; le cosmos est, non une machine parfaite, mais un processus en voie de désintégration et d'organisation à la fois.

Enfin, il est apparu que la vie est, non pas une substance, mais un phénomène d'auto-éco-organisation extraordinairement complexe qui produit de l'autonomie. Dès lors, il est évident que les phénomènes anthropo-sociaux ne sauraient obéir à des principes d'intelligibilité moins complexes que ceux désormais requis pour les phénomènes naturels. Il nous faut affronter la complexité anthropo-sociale, et non plus la dissoudre ou l'occulter.

La difficulté de la pensée complexe est qu'elle doit affronter le fouillis (le jeu infini des inter-rétroactions), la solidarité des phénomènes entre eux, le brouillard, l'incertitude, la contradiction. Mais

nous pouvons élaborer quelques-uns des outils conceptuels, quelques-uns des principes pour cette aventure, et nous pouvons entrevoir le visage du nouveau paradigme de complexité qui devrait émerger.

J'ai déjà indiqué, dans deux volumes de *La méthode*<sup>2</sup> quelques-uns des outils conceptuels que nous pouvons utiliser. Ainsi, au paradigme *disjonction/reduction/ unidimensionnalisation*, il faudrait substituer un paradigme de distinction/conjonction qui permette de distinguer sans disjoindre, d'associer sans identifier ou réduire. Ce paradigme comporterait un principe dialogique et translogique, qui intégrerait la logique classique tout en tenant compte de ses limites de facto (problèmes de contradictions) et de jure (limites du formalisme). Il porterait en lui le principe de l'Unitas multiplex, qui échappe à l'Unité abstraite du haut (holisme) et du bas (réductionnisme).

Mon propos n'est pas ici d'énumérer les « commandements » de la pensée complexe que j'ai essayé de dégager.<sup>3</sup> Il est de rendre sensible aux énormes carences de notre pensée, et de comprendre qu'une pensée mutilante conduit nécessairement à des actions mutilantes. Il est de prendre conscience de la pathologie contemporaine de la pensée.

L'ancienne pathologie de la pensée donnait une vie indépendante aux mythes et aux dieux qu'elle créait. La pathologie moderne de l'esprit est dans l'hyper-simplification qui rend aveugle à la complexité du réel. La pathologie de l'idée est dans l'idéalisme, où l'idée occulte la réalité qu'elle a mission de traduire et se prend pour seule réelle. La maladie de la théorie est dans le doctrinarisme et le dogmatisme, qui referment la théorie sur elle-même et la pétrifient. La pathologie de la raison est la rationalisation qui enferme le réel dans un système d'idées cohérent mais partiel et unilatéral, et ne sait ni qu'une partie du réel est irrationalisable, ni que la rationalité a pour mission de dialoguer avec l'irrationalisable. Nous sommes encore aveugles au problème de la complexité. Les disputes épistémologiques entre Popper, Kuhn Lakatos, Feyerabend, etc., la passent sous silence.<sup>3</sup> Or cet aveuglement fait partie de notre barbarie. Il nous fait

---

<sup>2</sup>E. Morin. *La méthode*, tomes 1 et 2. Paris, Le Seuil, 1977-1980. Nouvelle édition, coll. Points b, Le Seuil, 1981-1985.

<sup>3</sup> E. Morin, *Science avec conscience*. Paris, Fayard. 1982. Nouvelle édition, coll. • Points Le Seuil, 1990, p. 304•9.24

comprendre que nous sommes toujours dans l'ère barbare des idées. Nous sommes toujours dans la préhistoire de l'esprit humain. Seule la pensée complexe nous permettrait de civiliser notre connaissance.